

Messe pour la paix**Cathédrale, 11 novembre 2006**

Col. 3, 12-15 ; Ps. 84 ; Jn 14, 23-29

Dès que vous feuilletez votre quotidien
ou que vous allumez le petit écran pour recevoir le journal télévisé,
vous êtes généralement abreuvés de mauvaises nouvelles :
on vous annonce fréquemment des conflits, des guerres, et des violences de toutes sortes.

Pourtant, et c'est bien le paradoxe,
il est avéré qu'il y a aujourd'hui moins de guerres
et moins de violations des droits de l'homme dans notre monde,
qu'il y a quelques décennies.
A l'encontre des idées reçues,
le nombre de conflits armés a en effet considérablement diminué ces dernières années.
De plus, ces conflits sont heureusement moins meurtriers,
notamment parce que les guerres modernes impliquent des armées moins lourdes.

Le siècle dernier a été le théâtre de nombreux affrontements meurtriers :
les grandes guerres mondiales avec plusieurs millions de morts,
la guerre froide qui alimentait de nombreux conflits par pays interposés,
les guerres d'indépendance contre les puissances coloniales,
et les guerres multiples qui ont ensanglanté l'Afrique subsaharienne.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, les actions de prévention se sont multipliées
et l'intervention des institutions internationales
concourent à régler pacifiquement un certain nombre de conflits.
Le recul des conflits meurtriers s'explique en grande partie par l'intervention efficace
des troupes internationales de maintien de la paix, que sont les « casques bleus ».
Créés par l'ONU il y a 50 ans, cette force de maintien de la paix, de 70.000 hommes,
mobilisés sur une vingtaine de missions dans le monde,
mène une action limitée, mais non négligeable.

Rien qu'en Europe nous avons la grâce de jouir de la paix depuis 61 ans !
C'est la plus longue période de paix en Europe depuis l'empire romain !
Nous devons donc nous réjouir de cette progression de la paix
et en rendre grâce à Dieu.

Pour autant, nous ne devons pas nous satisfaire de cette situation,
car le monde ne vit pas véritablement dans la paix.
D'une part, actuellement on dénombre encore 20 à 30 conflits armés dans le monde.
Il y a notamment des conflits qui n'en finissent pas.
Qu'il suffise d'évoquer le Proche-Orient, le Soudan, la Tchétchénie,
ou encore la Colombie et le Sri Lanka.

D'autre part, en de nombreuses parties du monde,
la paix se trouve sérieusement blessée ou gravement menacée.
Il existe bien des pays que le bruit des armes épargne,
mais dans lesquels les conflits sont latents ou seulement apaisés en apparence,
parce que des populations connaissent des conditions de vie injustes et inacceptables.

« *On ne peut parler de paix là où l'homme n'a même pas l'indispensable pour vivre dans la dignité* », déclarait le pape Benoît XVI au corps diplomatique, en janvier dernier, à l'occasion de la présentation de vœux pour la nouvelle année (9 janvier 2006).

Et, après avoir énuméré un certain nombre de situations concrètes, qu'il nommait « *urgences humanitaires* », le souverain pontife ajoutait :
« *La vérité veut qu'aucun des Etats prospères ne se soustraie à ses responsabilités et à son devoir d'aide, puisant avec une plus grande générosité dans ses propres ressources.*

Il poursuivait :
Sur la base des données statistiques disponibles, on peut affirmer que moins de la moitié des immenses sommes globalement destinées aux armements serait plus que suffisante pour que l'immense armée des pauvres soit tirée de l'indigence, et cela de manière stable ».

Et il concluait : « *La conscience humaine en est interpellée. Pour les populations qui vivent en dessous du seuil de pauvreté, plus en raison de situations qui dépendent des relations internationales politiques, commerciales et culturelles qu'en raison de circonstances non contrôlées, notre engagement commun dans la vérité peut et doit donner de nouvelles espérances.* »

Tous les hommes de bonne volonté, dont nous sommes, aspirent à voir régner dans le monde une paix plus étendue, plus solide et plus durable. Lorsque nous prenons le temps de réfléchir à cette aspiration inscrite au cœur de l'homme, nous ne pouvons que convenir de la pertinence des propos du souverain pontife. et de l'urgence qu'il y a à promouvoir la justice et le partage.

Nous percevons combien la paix ne peut être qu'un bien commun universel. Elle ne peut que coïncider avec l'ordre voulu par la sagesse de Dieu. Elle est indissociable de la recherche de la vérité, Elle ne peut pas se construire hors de la justice. Elle ne peut faire fi du pardon.

En 1963, le pape Jean XXIII commençait son encyclique « *Pacem in terris* », Paix sur la terre, par cette affirmation :

« *La paix sur la terre, objet du profond désir de l'humanité de tous les temps, ne peut se fonder ni s'affermir que dans le respect absolu de l'ordre établi par Dieu.* » (n°1)

Et il concluait :
« *Il s'agit là, en fait, d'une entreprise trop sublime et trop élevée, pour que sa réalisation soit au pouvoir de l'homme laissé à ses seules forces, fût-il, par ailleurs animé de la plus louable bonne volonté [...]*
Le secours d'en haut est absolument nécessaire » (n° 168)

Voilà pourquoi, en cette journée où nous nous souvenons des victimes des guerres et particulièrement de ceux et celles qui ont donné leur vie pour la patrie, nous prenons le temps de nous arrêter en cette Eglise pour nous tourner ensemble vers Dieu. Nous accueillons Jésus, celui que l'on nomme, à juste titre, « *le Prince de la Paix* ».

*« C'est la paix que je vous laisse, c'est ma paix que je vous donne ; vient-il de nous dire.
Ce n'est pas à la manière du monde que je vous la donne. »*

Lorsque Jésus nous laisse la paix,
c'est une paix qui n'est pas synonyme de tranquillité !
En effet, cette paix ne nous laisse pas en repos.
Elle ressemble davantage à un feu qui nous dévore
et enflamme nos cœurs, pour qu'unis au Christ,
nous nous donnions sans compter,
nous renversions les barrières qui divisent,
que nous resserrions les liens de l'amour mutuel,
que nous pardonnions à ceux qui nous ont causé du tort,
et que nous partagions avec les plus démunis.

Lorsque nous nous tournons vers notre Créateur,
nous nous découvrons *choisis par Dieu*, de toute éternité,
destinés à adopter les uns envers les autres les mœurs de Dieu :
« Agissez comme le Seigneur. Il vous a pardonné, faites de même. »
nous recommandait saint Paul, à l'instant.

Aussi les autres, du familier à l'étranger,
en passant par le voisin et le collègue de travail,
le travailleur immigré et le réfugié politique...
ne sauraient être considérés comme des intrus,
ou, au mieux, comme des personnes qu'il faudrait plus ou moins tolérer.

Mais, puisque, selon ce que nous signifie l'apôtre saint Paul,
nous avons tous, à terme, *« été appelés pour former un seul corps »* dans le Christ,
nous ne pourrions pas connaître le repos véritable
tant que, quelque part dans le monde,
un frère humain n'aura pas trouvé sa place dans ce corps vivant
et ne goûtera pas la paix avec nous.

+ Pascal ROLAND